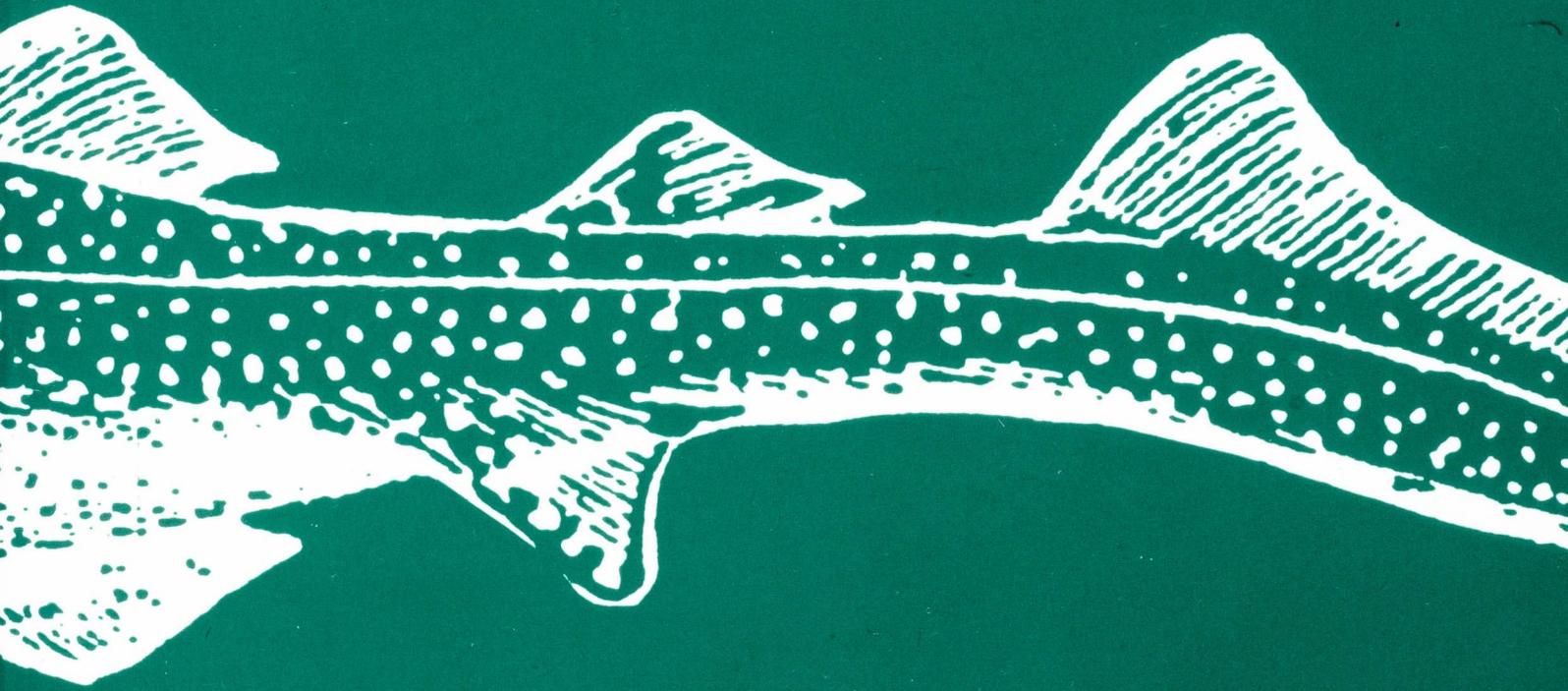


André Balthazar



Buffonneries

Le Daily-Bul



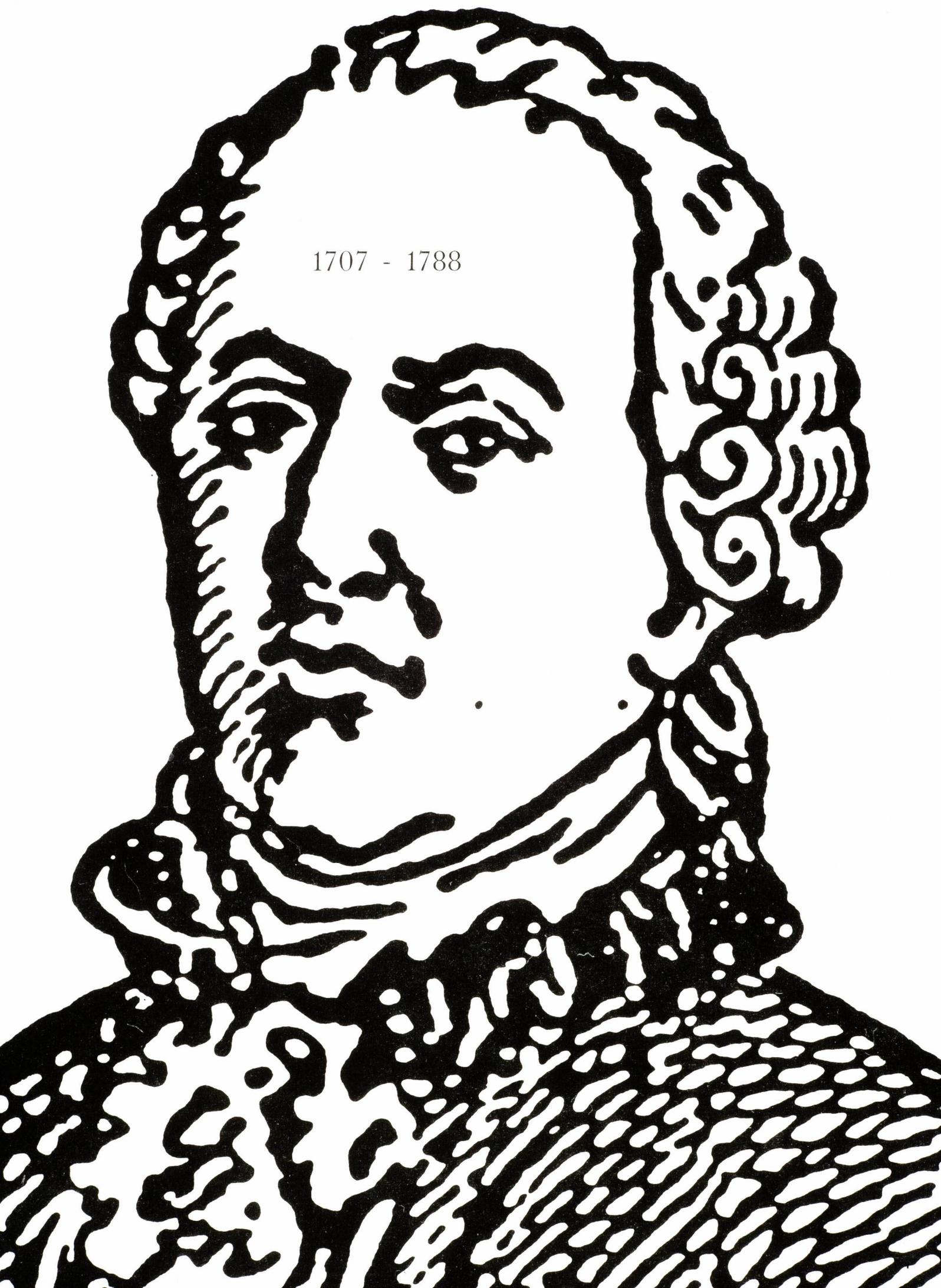
Buffonneries

André Balthazar

Buffonneries

Le Daily-Bul

1707 - 1788



Si nous croyons avec tant d'ingénuité aux idées, c'est que nous oublions qu'elles ont été conçues par des mammifères.

E. M. Cioran, Syllogismes de l'Amertume.

Les animaux sont comme nous.

Ils vivent.

Lentement, longuement, beaucoup, peu, assez, trop.
Façons d'apprécier le poids ou la légèreté de la durée
(que d'éternité dans la vie d'un éphémère).

Ils sont là, souvent près de nous, avec leurs plumes, leurs
poils, leurs écailles, leurs becs, leurs pinces, leurs suçoirs,
avec tout l'arsenal d'armes et de couvertures qui les pro-
tègent et les travestissent, tout comme notre peau si fra-
gile et nos dents de lait si solides.

Ils piaillent, ils meuglent, ils beuglent ; ils roucoulent,
ils chantent (et nous tentons de les imiter), ils chicotent,
ils coucoulent, ils pupulent, ils cacabent...

Ils pleurent, ils hurlent.

Quand ils parlent, ils ne nous comprennent pas.



L'ABEILLE

L'abeille a le corsage de son miel.

Son ventre fuse et diffuse, arrondit la chambre. Le voile des rideaux (remparts dont la transparence l'irrite ; d'un coup le zézaiement se fait colère) enveloppe ce fuseau qui s'empêtre.

Dans l'air, en larges diagonales entre des instants de piétinements chercheurs, des va-et-vient remplissent tout. Au fond de l'oreille, le cérumen absorbe cette musique voyageuse : ariette qui tourne et qui soudain s'efface... La chambre retrouve de la raideur dans ses quatre murs. Puis, soudain, redémarre le tourniquet doré, têtue, broyeur de vitres.

Plus trapue que la guêpe, elle possède la souplesse qu'exige la diversité des calices : elle butine le cul en l'air quand il le faut, circule en acrobate prudente parmi les étamines et pistils qui la poudrent.

Elle ronronne de gourmandise. Parfois déçue (ou le sang à la tête), elle grogne et quitte les lieux vers d'autres petits fours.

Elle rentre, égarée, et circule un instant, le temps d'une pensée. Et s'en va.
Reste dans l'air un peu de sucre.

L'AUTRUCHE

Asperge debout, sur un édredon qui sautille.

Face au soleil, elle court plus vite que son ombre et en tire, au repos, une fierté qui lui arrondit l'œil et le croupion.

Elle ausculte l'horizon (d'où elle croit venir, où elle croit aller) et mesure les distances, à l'aveuglette, sans chronomètre dans l'estomac. La visière de sa casquette est parfaitement parallèle au sable qu'un petit mirage agite. Son sérieux est fait pour le profil.

Flore et plumes. Salsifis épluché, aux pattes de maïs.

LE BIGORNEAU

Plaisir de la cueillette — ô fraises des bois — de ces petites choses à prendre une par une, dont la chair a déjà la délicatesse un peu désuète, un peu morte, des fines méninges attendries par la mémoire à venir.

Sous la pierre, dans l'eau encore fraîche de la marée haute descendue à deux pas, bruissante de tout ce qu'elle tente de ramener dans son sac (ressac), bourse déjà gourmande et réjouie, ces noisettes.

En familles entières — nombreuses souvent — ils tombent dans la main gauche qui s'arrondit (la droite étant à la cueillette).

Sans révolte ni riposte, comme prévenus du grand bouillon (le sel blanchira à point l'eau du poêlon, ombrée de grains de poivre écrasés), déjà soumis à la loi de l'épingle ou du curedent.

Billes encore brillantes.



Dans l'évier (purgatoire?) ces obscurs oublient le silence qu'on leur prêtait et chahutent comme du gravier. Parfois, si on leur abandonne du temps ou de la distraction, ils s'ébrouent sur l'acier inoxydable ainsi que d'autres sur des feuilles de chou : troupeau sans chien et sans berger, ébouriffé comme une explosion ralentie, rampante, pleine de cornes.

Tire-bouchon menu sur la pointe de la langue, qui prend son plaisir dans le minuscule.

Les doigts qui assurent le transport de cette mignardise ne sont pas étrangers à la fête : dans le coussin de la dernière phalange, dans le rosé de la chair, l'épingle bien serrée a laissé un trait blanc, témoin de la patience prise à sortir de son entonnoir cette crotte et de l'impatience retenue à l'anéantir dans un rien de salive et d'épices. Un peu griotte, sortie des plis d'une ombre.

Et l'opercule.

Hostie réduite plaquée sur le palais, agaçant la pointe de la langue acharnée à la décoller et qui, enfin, sur le bout du doigt, a la parfaite rondeur d'un grain de beauté écrasé.

Souvenir d'un secret percé et avalé.

LE CLOPORTE

Son nom a tout pour plaire : insigne à la boutonnière de quelque paillasson.

Mais on le digère mal (bien qu'il appartienne à la famille de la crevette non cuite), trop vivant de la terre qui vit d'autres chairs.

Les ombres qu'il fréquente ne plaisent pas aux yeux. La peau doit être dure pour supporter le poids des pierres et les haleines fétides.

Cependant, ce corps de hérisson nu est plein de tendresse et le doigt qui, du dos de l'ongle, caresse le ventre de la petite bête se chatouille d'innocence, pour toute la vie d'un ongle.

Son silence le nourrit et le fait dodu.

Profil de fossile, d'avant l'âge de la pierre, qu'un grain de lumière désempare.

Il ne rêve qu'à s'effacer, mais un pied l'arrache à sa nuit et le plonge d'un coup dans le soleil sans buvard, et n'essuie même pas la tache qu'il n'est déjà plus.

LE COCHON

Le cochon — le porc est une autre bête, moins sans-culotte — appartient à la terre, la terre de poids, celle qui fiente et qui suinte, qui sponge et spatule, qui moule les chairs pour glaner quelque immortalité.

Qui glaise.

Elle (la terre) lui colle à la peau, s'y cuit, lui lèche la couenne pour la bien gonfler dans ses profils de bronze. Tubercule, il (le cochon) est chair de la terre dont il nourrit son groin.

Sa musique est profonde.

Son pied est petit cependant (aux doigts fendus comme d'un rouge-gorge), fait d'ongle plus que de sabot.

Il porte bien la patte et le jarret, liés sans jointure, pour l'épanouissement d'un jambon aux géométries redondantes.

Granit de saindoux et veine de charbon rose.



Solide mangeaille qui mange, ronfle de toute sa graisse, flatule, s'épuise à fabriquer du sang pour le boudin à naître et d'autres choses dans du persil de rêve.

Plus loin, une truie aux cent-vingt mamelles, presque immobile dans ses vapeurs de lard et de petit jour, pousse le nez (betterave trouée pour respirer) quelque part, à la recherche de tout.

Cette énormité aux gélatines pantelantes sous son masque de poids peut être agile et sa lenteur légère. Il lui arrive de papillonner au ras du sol, en tirebouchonnant l'air de la queue comme pour agiter son âme. Un fort parfum suit (et précède) ces grâces.

LE COQ

Crête de coquelicot et ergot de seigle.

Chant sans oreilles, éperdu, déjà si loin, qui circulait avec des murmures d'insectes autour de mes yeux d'enfant.

Me revient le brun doré du fumier bordé d'un brun foncé qui clapote et qui est à prendre à la louche (gâteau de sucre et de miel), à front d'un pavé qui remonte vers une niche de chien, un paillason et quelques fleurs dans des pots de terre cuite.

Une fermière, avec un chignon aussi parfait et luisant qu'une queue de cheval coupée net, sur le fond noir d'une porte de grange ouverte (s'y accrochent des barbes de foin) regarde. Sa robe est bleu nuit, imprimée de fines pastilles qu'encerclent de petites fleurs blanches. Superbe.

Un seau brille. Une charrue, aux flancs de femme à l'envers. Un chat, bien sûr.



Le coq ne regarde pas ses plumes qu'il connaît ; il les montre. Et son chant brûle le soleil, qu'il accepte.

LA CREVETTE

Grise itou, elle s'agite autant que la mouche, plus zigzagante encore, avec des arrêts, des instants d'immobilité totale, comme pour surveiller du bas le dessus, et les ombres qui y voyagent, vérifier au ras du sable un système de camouflage.

Puis elle repart, ici et là, sans esprit de retour.

Le rose la déshabille : l'eau qui la cuit lui noircit l'œil et, tout en la salant, donne à sa chair le profil recroquevillé d'une friandise faite pour le sucre.

On n'épluche pas la crevette comme un légume, en se contentant d'enlever les parties inutiles. On l'épluche, ainsi que l'amande d'une noix fraîche, par exemple, pour le plaisir des doigts qui saisissent la tête bien armée de ses moustaches chatouilleuses, écrasent légèrement le corps pour le détacher à l'intérieur de sa carapace chiti-



neuse, déshabillent la chair, allumant avec la même minutie sur la langue un voile de salive déjà tout pimpant.

On abandonnera sur le bord de l'assiette les corsets vides (alignés et en nombre, ils ont tout d'un régiment de preux saisis par la fatigue).

Certains pêcheurs utilisent le cheval de trait pour pêcher cette miniature.

L'ECREVISSE

Un nom d'outil, avec pinces, tenailles et accessoires.

Invisible dans l'eau noire, au repos, des rivières vives qu'elle aime dans une courbe élargie, parmi des arbres, des prés, des roches en fine taille, dans des campagnes anonymes, elle patiente comme tant d'autres vivants qui n'ont rien à se dire mais tout (un rien) à prendre, si tout (un rien) leur tombe en nacelle d'un ciel éblouissant, de l'autre côté du miroir (noir, lui aussi).

D'un brun de cassonnade claire, scintillante, quand une main forte la projette dans l'air et le soleil. Avec reflets verdâtres d'olive d'eau.

Trop vive pour un crustacé, elle rattrape son impatience par une marche à reculons ; toujours sur la défensive face au temps qui vient, prête à saisir le vide s'il y a lieu.

Bouquet (pour un buisson) emberlificoté dans le panier



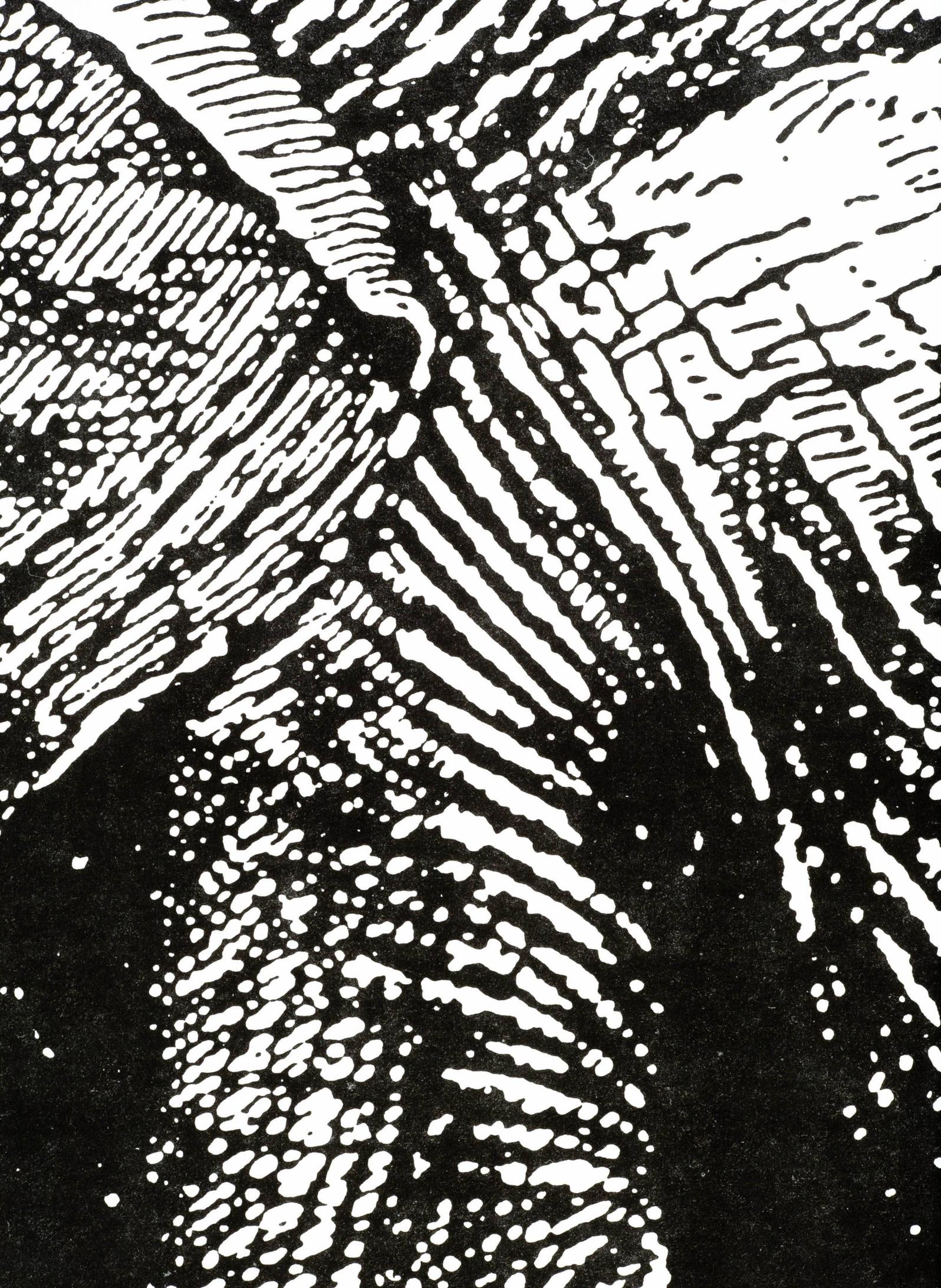
à salade qui remue à côté de la haute casserole d'eau bouillante, gigotante elle aussi, parfumée de thym et de laurier. Déjà peuplée de reflets rouges, carmin, chargés de colère à point.

Les queues en éventail, bien entendu.

L'ÉLEPHANT

Vue de dos (si on peut dire), sa courte queue cache mal les vastes pavillons (nénuphars, rhubarbes ?) de ses deux oreilles sensibles aux insectes les plus minuscules et aux brises les plus légères. Une ombre de bruit les fait frémir. Sa courte queue souvent figée, peut-être trop proche des foires énormes qui l'éclaboussent avant de s'étaler dans la savane comme des soleils sur des horizons bas, brinquebale des croûtes et des scories. Asperge préhistorique. Elle pourrait aussi (la courte queue) ressembler à l'aiguille des heures, du temps — celui qui n'a pas d'âge et qui remonte à la nuit — sur un cadran de fesses, parmi les hautes herbes.

De face, la bête abandonne jusqu'à terre un nez qui traîne, immense, frôleur, tout rempli d'odorat, pourlécheur de poussière et de graminées, renifleur de riens comme pour ne rien justifier.



Cela pompe et cela refoule, cela saisit, cela balance entre les bascules des défenses, cela adore quand cela montre au ciel les trous de ses naseaux. Cela donne de la grâce aux grosses pattes qui, à quatre, maintiennent le colossal animal aux yeux si petits dans les plis de leurs paupières. Les flancs battent au rythme des marées lentes.

Parfois un oiseau au bec pointu atterrit sur cette écorce déambulante et, repu de la vermine qu'il y picore, s'abandonne au tangage de ce vaisseau sans bastingage.

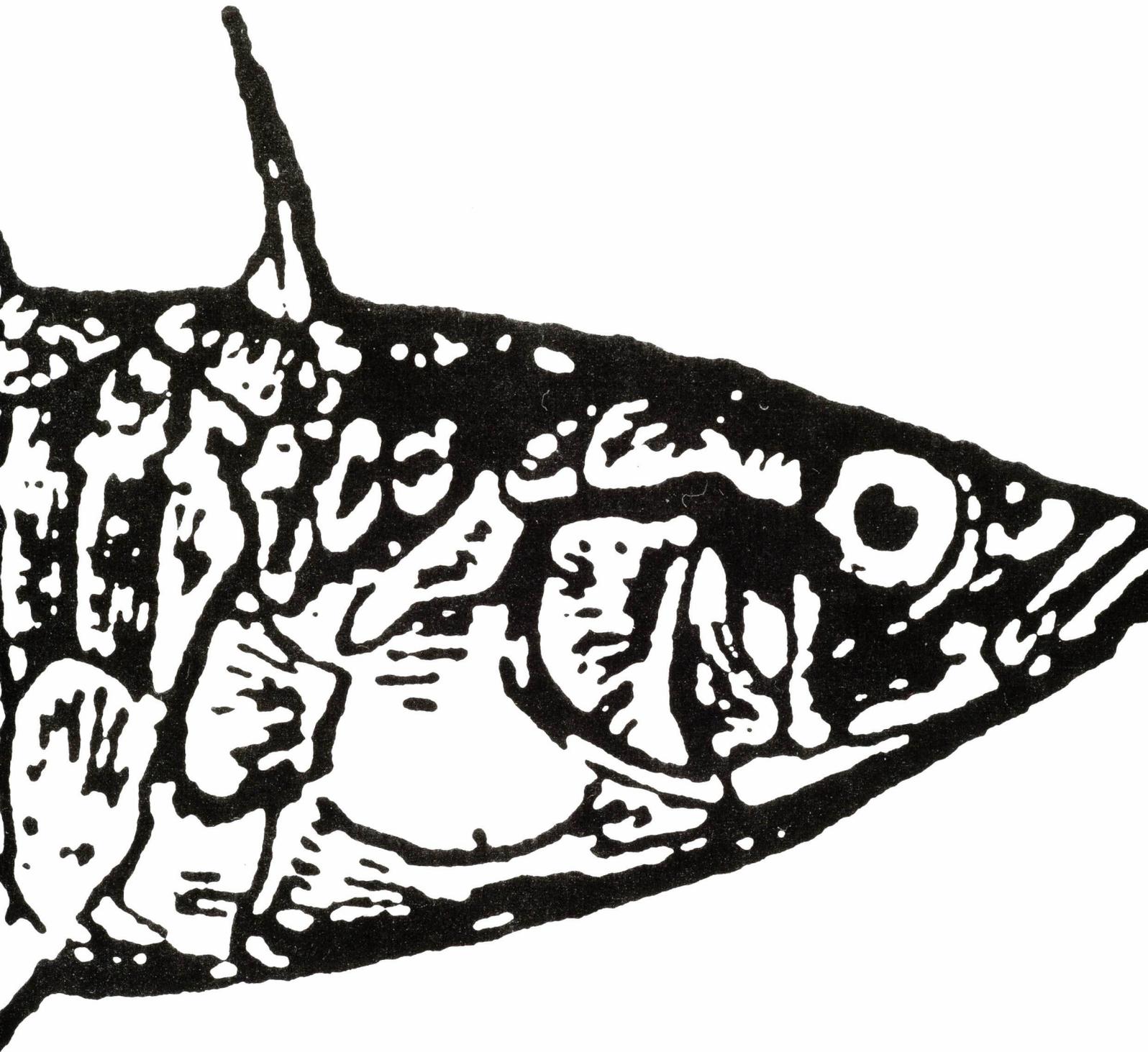
Cependant l'éléphant — petit être de rien dans ses racines du ciel — ne sera jamais, pour moi, qu'un peu de chocolat dans les pays d'or de ma mémoire, qu'effaçait à coups patients, à droite sur la tablette, ma langue avide de grands voyages.

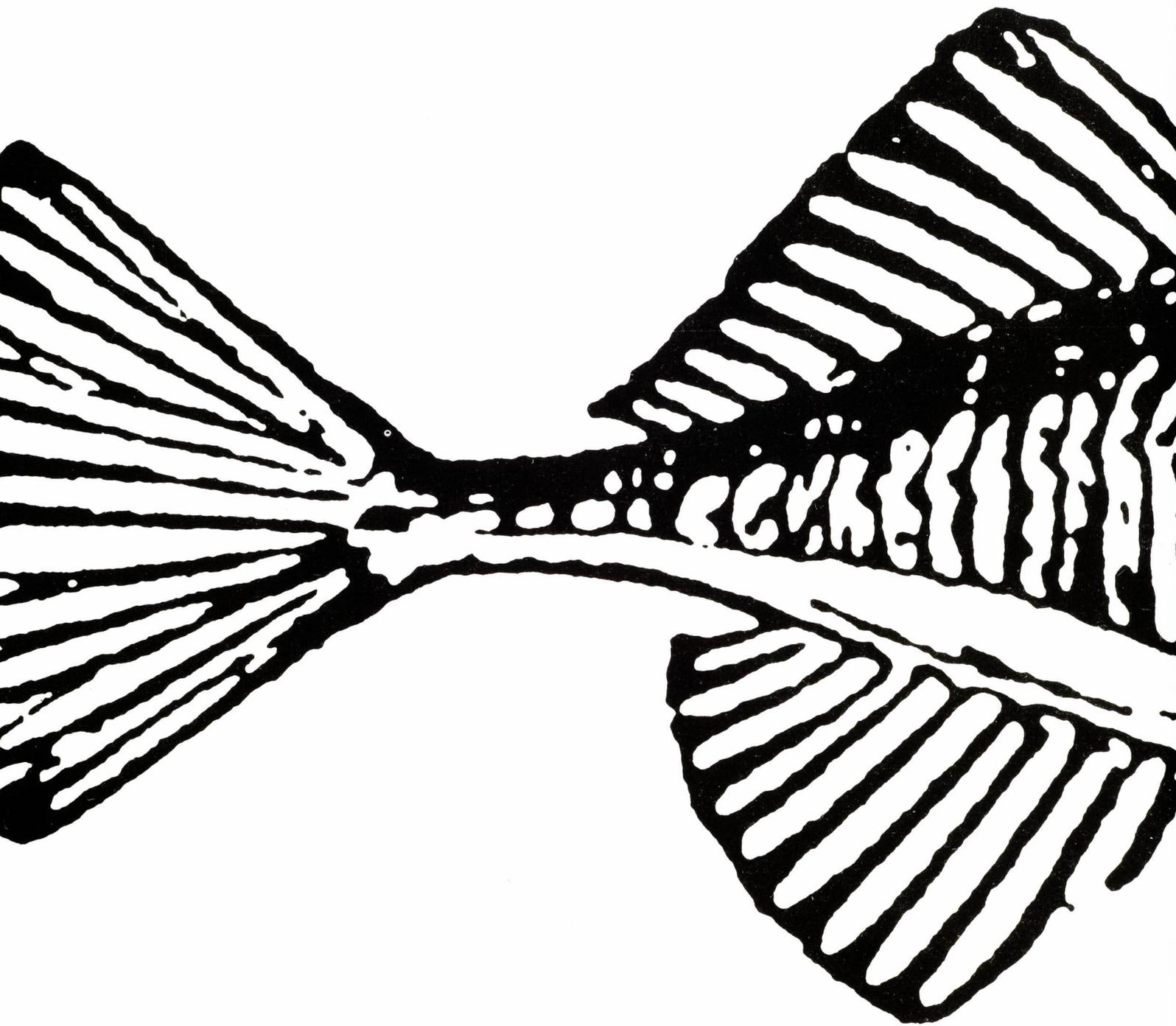
L'EPINOCHÉ

Dans ces prairies qui ont tant changé en quelques années, sous un ou deux saules, échevelés et tordus, ouverts comme de vieux bœufs écorchés — on y dénichait encore des hannetons (aussitôt saisis, aussitôt en boîte) — étaient solidement installés des bacs en pierre ou en ciment, selon la région et l'âge du propriétaire, en zinc aussi : abreuvoirs que le fermier alimentait par grosses tonnes d'eau pompée à la rivière. Aujourd'hui, des baignoires émaillées font souvent l'affaire, projetant des ombres trop blanches sur le revers des feuilles.

Bacs plus longs que larges avec, sous l'eau et sur leurs parois, une peau lisse tapissée de mousse et de petites algues, vertes et bronzées, selon les péripéties de la météorologie vécue.

Une eau à la fraîcheur de printemps dans l'été (y plonger les mains jusqu'à la charnière des bras était douloureusement suave, et les éclaboussures sur le pantalon rafraîchissaient le haut des jambes, par transparence).





Ces abreuvoirs au bord desquels les troupeaux s'attardaient à certaines heures (comme, en sacs, les pommes de terre à l'angelus), les mufles bavant d'eau claire, étaient puits de secrets et de merveilles, de babioles vivantes, de jeux de rien, de tout.

Là, sous ces saules, dans ces bacs, vivait visible — un éclair de vif argent dans un rayon de soleil — l'épinoche.

L'ESCARGOT

L'escargot a une image lourde à porter, trop bien taillée dans le cœur de la lenteur... En sandwich dans une spirale qui devrait le conduire à l'infini...

Il se déplace (la marche a besoin de pattes qu'il n'a pas) par frémissements successifs, de la gorge étalée en jabot à la queue traînarde; la tête est haute, armée de deux fines et vigilantes baguettes qui tambourinent sans bruit dans les herbes et la moiteur d'une averse qui vient de cesser.

Que d'énergie dans le cheminement de cette hélice en porcelaine, cette grande roue presque immobile qui modifie au millimètre des paysages que l'on piétine, plus proche des glissements de terrain que des déplacements d'air.

Les amateurs d'ail et de beurre fondu apprécient cette petite casserole qui circule loin des étoiles.



LA GUEPE

Le mot guêpière lui va comme un gant, comme le doigt d'un gant.

Elle se casse en deux pour un peu de rouge à lèvres sur un verre de limonade abandonné sur une table, sous un tilleul plein d'odeurs et de petites bêtes affairées.

Un museau d'artiste.

Et quel alambic pour tirer je ne sais quoi de ce qu'elle apprécie le plus : le pourri, le putride, l'ordure.

Son dard — qui la tue, dit-on, quand elle l'offre — a tout de la petite mèche, à peine visible, accent grave, qu'on peut encore voir sur le front de la reine Elisabeth, habillée en infirmière, sur des timbres devenus rares.

LE HERISSON

La mise en boule étonne chez ce porteur d'épines (de la douceur en brise-lames), copieur de poisson lune, de diodon effarouché.

Les ongles joints dans son réticule de détresse qui, dans l'instant d'épouvante, le rassemble de la tête aux pattes : la flamme d'une allumette, un peu de gravier ébranlé y suffisent.

Tête d'ourson au museau allongé (bouchonné d'un bout d'ongle en pâte d'anis).

Il sort de sa boîte, déplie son corps et s'évade sans précipitation vers un autre lieu, à dix pas, invivable.

Dans sa démarche de trappeur blasé, il porte le poids d'une naïveté de haute époque, sauf pour la limace qui ne laissera sur le sentier que le présent d'un ruban transparent.



J'en ai vu un suspendu au pis d'une vache : grosse éponge absorbante, pompeuse d'un plaisir qui lui retroussait les lèvres, sur la tulipe sans pétale de ce chewing-gum laiteux.

Et le plaisir semblait partagé, à voir le balancement complice de la mamelle et du groin.

Rien de la patte-mouille.

Un introverti qui parfois sort des griffes en peluche et en silence.

Aucune ferveur. Tout dans la défense, avec des excès de prudence qui le conduisent à la mare éclatée en milieu de route, étoile d'un soir sans espoir (une pie mettra de l'ordre dans ces entrailles).

La peau de son ventre est la plus douce de toutes les peaux parmi les ventres.

L'HUITRE

Caillou à l'âme bien trempée.



LE LION

Il a les pattes comme ses babines : ongles et moustaches dans de l'éponge.

Son poil blond fait carpette (blond comme celui de la gazelle qu'il digère).

Dans sa crinière de tournesol, il pense au vide, dont il est plein.

Le grognon connaît de près la paresse, dont il se nourrit aussi. Et quand ses yeux s'entrouvrent, il y coule des lueurs de désert et d'eucalyptus, des rêves de sources bleues plus que de viandaille, si vite noire dans le soleil. Sa langue, dans un bâillement, ressemble à une grosse paupière et à un peu de framboise. Mais derrière ce massepain la dent est vigilante, bien à sa place pour briller ferme.

Il se moque des mouches dont il n'écoute même pas le vol, mais son oreille bat, comme il convient.



LE LOMBRIC

Il est rose, du rose de certains jambons crus aux phosphorescences ténues. L'appétit s'arrête là, si l'on n'est orné d'un bec.

Il est plus machin qu'animal (anneaux sans queue ni tête) et craint l'air qui le tanne : il ne sort que forcé, d'une motte de terre retournée d'un coup de bêche (par exemple), sitôt happé par un gourmet qui sautillait et qui maintenant s'envole.

L'ai et la terre, comme du Bachelard sans ébouriffement.

Le poisson l'apprécie en morceaux au bout d'une ligne qui, elle, est verticale.

C'est lui, ce mal aimé, ce tire-bouchon sans vrille, sans dents, qui lève la terre et la soulève, la prépare aux germinations plantureuses. Dans l'ombre.

LE MERLE

Le merle est impeccable dans son profil et dans son reflet ; son bec est de maïs, son œil de charbon (d'un noir d'eau claire).

Une allure.

Des bonds que mesure l'attention : tout y est vif, de gauche à droite, armé pour saisir le vers qu'il sifflera ou qu'il maintiendra un certain temps, en tortillon, au bout du bec.

Ensuite, le vol un peu lourd vers le lilas, tremplin pour le moment qui suivra.

Un tour de tête sans faille, sans pli, net comme une cerise — bigarreau bleu marine. Rondeur sans corset, sans chemise, sans ombre (j'en ai connu un cependant avec une plume blanche, dont l'équilibre penchait à gauche, du côté de la plume albinos).

Mais tout n'est pas pour l'œil.

Le merle aime la solitude des hauts pignons, virgule un peu nerveuse sur le ciel, et prête son chant aux élans du cœur. Tout alors dans la gorge, plus légère que la plume.

L'oreille ruisselle.

Dans le petit matin, son chant se moque des autres qui veulent aussi bien faire. Ragaillard, le blanc du ciel peut s'effeuiller.

Parfois, il essaye de s'imiter. Sans y parvenir.



LE MILLE-PATTES

Il ne sait pas compter.

Son carrousel ondule dans des couleurs d'écureuil : danse
du ventre au ras du sol.

Plus serpentifère que serpent, il a quarante-deux pattes.

LA MOUCHE

Affairée, même au repos.

Elle court et vole dans les zigzags de l'improvisation, une improvisation sans talent, de bric et de broc, de l'instant à faire passer, sans souci de digestion ni de mémoire. Sottes virevoltes pour ne laisser qu'un grain noir sur le bord d'un abat-jour, empreinte minuscule, dérisoire d'un voyage impatient.

Sur la face d'une jolie femme, elle s'envole soudain, surprise par un miroir.

Tue-mouches.

Serpentin bavard, qui chahute en battant des ailes dans des agonies à tire-larigot.

Berlingot de pattes et d'ailes, sorti d'une punaise enfoncée dans un plafond, tournant sa glu vers le bas, vers un petit cylindre en carton qui ressemble plus à une fin qu'à un début. Cercueil bleu pâle.

Très différente, la mouche, du bourdon, ce bombardier myope qui entre chez vous pour rien.

Mouche morte sur le marbre d'un bord de fenêtre. Immobilité sèche, confite. Momie sans bandelettes, aussi vivante que l'immobilité. Enfin pitoyable.

Son cheminement est celui d'un chemin qui irait de l'air au-dessus de la table (plus haut elle est sujet au vertige) à l'air de partout.

Elle repose sa folie zézayante sur la soucoupe d'un cactus, le pétale d'une fleur de pivoine, la margelle d'un chapeau de paille, sur le dos d'une main (elle s'y chatouille le bout des pattes), sur un chiffre du calendrier, sur une mie de pain, sur la pointe d'un col, sur tout et rien.

Trop insouciante que pour choisir.

Un centimètre d'aigrette suffit au pêcheur pour cacher la pointe du harpon sous le travesti de cette triste gourmandise.

Elle prend souvent le temps d'un repos qui est celui de la mort proche : il ne suffit pas, semble-t-il, de frotter le bout de deux pattes pour prier et conquérir l'éternité.

Elle s'impatiente à exister.

Sur le drap éblouissant sorti de la lessiveuse et de son passage au bleu, s'installe aussitôt la tache minuscule et parfaite d'une mouche, immobile comme une médaille (sans revers).

Indifférente à la brise et au mouvement lent du large étendard qu'elle estime à la mesure du repos qu'elle mérite.

Fine mouche, avec un gros derrière.



LA MOULE

Le masculin lui conviendrait bien, forme parfaite pour la fabrication en série (barbe comprise).

Symétriques aussi, dans le dedans d'elles.

Venue de la mer (presque), elle aime le sable et y fait les pâtés qu'on lui fait faire : pralines blondes à marée basse.

On connaît moins son byssus qu'elle cache et qu'une larme de citron et la pointe d'un couteau révèlent, sans la roche ou le bois qui la tenaient, si gracieux dans son faisceau de filaments soyeux qu'une glande, lit-on, secrète.

Les lamelibranches ont des idées fixes.

Leurs lèvres frissonnent quand on les gobe.

Elles s'achètent au litre, comme du gros rouge, elles, ces petites dodues au ventre blanc.

LE MOUSTIQUE

Danse en dentelle dans l'air tiède, sous la glycine.

Nuée, buée.

L'air tremble de ces chinoiserie en masse si légère.

Sa scie, quand elle scie le bord de votre oreille ou de votre joue, a de fines dents et sa musique de fines notes (concertino sans orchestre), musique soyeuse qui va jusqu'à chatouiller les bottines de la nuit.

Il nous apprend la transparence.



LE PAPILLON

Rien dans la pièce, hormis un rayon de soleil sur la vitre. Rien ou plutôt personne. Et cependant la présence d'une existence.

Un bruit qui n'appartient ni aux jointures du bois, ni aux secrets des interstices. Un bruit de carton sec, de friction mate, assourdi dans le pli de la tenture, qui secoue un peu de silence pour mieux se taire, et recommencer.

Il y a fric-frac assurément.

Puis, venu de cette ombre froufrouante, de haut en bas, le long de la fenêtre, un vol blanc, avide de lumière (la liberté n'existe pas chez les insectes), d'air, de brise, d'espace, qui cogne à la vitre, agacé comme le bec d'une poule cognant le treillis qui le sépare de la pépite d'un grain de maïs.

Le temps d'un long chapelet, le papillon battra des ailes, abandonnera à l'obstacle (trop transparent pour être

digéré) ses rêves et son éclat.

Sottise haletante. Bientôt poussière.

Sans même l'épingle piquée au creux du dos, au centre d'un bouchon, qui aurait préservé les apparences.

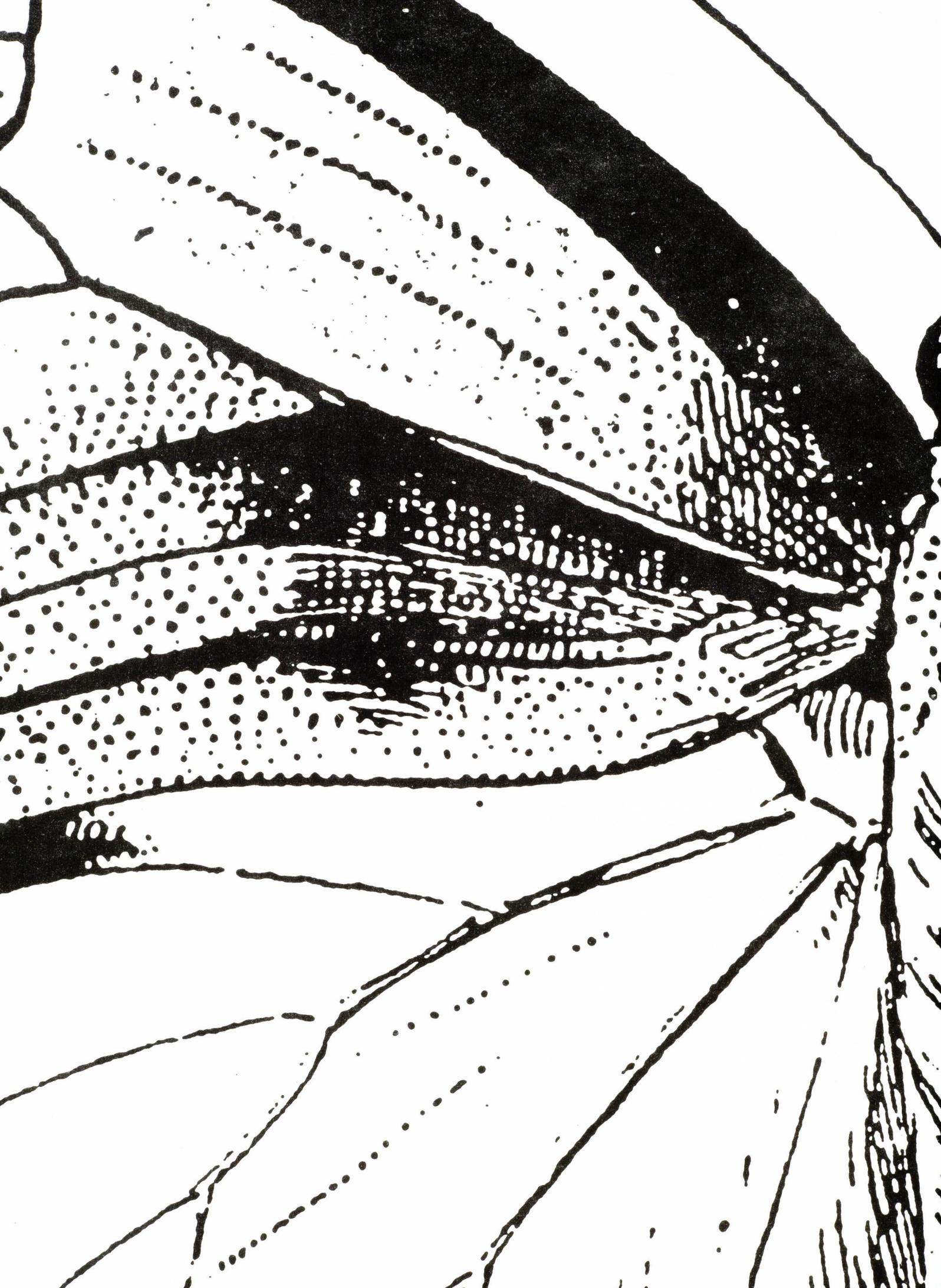
Son cadavre est sans mémoire.

Parmi tous, entre le Bombyx à l'armure de feutrine et l'Apollon du genre parnassien, le Machaon aux grandes ailes jaunes rayées de noir, qui déployait de l'ombre sur le vert tendre du potager, côté carottes.

Ombre aujourd'hui morte.

Toutes les fleurs (même les feuilles, même la peau d'un caillou) lui sont bonnes. Me plaisent davantage pour lui, pour eux (singulier pluriel), celles du groseillier noir, à la forte odeur de chat, au fond d'un jardin plus long que large, bordé par deux sentiers (l'un descendant, l'autre montant) longeant des carrés de poireaux, de céleris, de salades rondes comme des choux, des perches à haricots, des rangées de dahlias, derrière le compost et un petit morceau de terre où il y eut des roses (n'y restait qu'un arrosoir sans pomme).

Jamais seuls sur cet arbrisseau, ils folâtraient, partagés entre deux désirs, entre deux ailes, le vol plus hésitant encore, presque extravagant, avec des montées au ciel et des chutes planées.



Puis, sur une feuille, au hasard du voisinage, à plat, les ailes ouvertes, un rien palpitantes, un moment de repos. Puis, le garde-à-vous bien vertical qui ne laissait qu'une mince ligne droite, au milieu d'autres lignes.

LE POISSON

Il s'agite ou se la coule douce : éclair et caresse, angles ronds, angles obtus.

Dans le bouquet d'algues et d'herbes, d'ombres et de lumière ; sur le sable, le gravier, les galets, les cailloux.

Dans le miroir de l'eau limpide, les bousculades qui tourbillonnent, dans la quiétude et l'affolement.

Une ombre, une étincelle.

Vol de pigeon, roulis et glissades. Vif argent, oubli noir.
Sans arêtes.

Parfois sa queue ondule sur l'émail d'un vieux seau exposé au sud, sous le miroitement d'un soleil à peine mouillé.

Quand il prend la mouche, il peut y aller de sa vie qui se terminera sur l'herbe dans un halètement hagard : hors de lui, il meurt deux fois.



Il aime aussi à s'anéantir dans l'ombre d'un saule dont
la racine mord la berge.

Il sait de quoi l'air du temps est fait.

LE POISSON ROUGE

Dans sa loupe d'eau claire, un poisson rouge ouvre la bouche. Sous sa queue, un gros fil noir lui sort du ventre et tremblote parmi les algues et des bulles de Perrier. L'œil est immobile, d'une sottise circulaire.

Les nageoires battent (l'ennui d'un tic-tac moins le bruit). Le gros fil noir casse et tombe avec mollesse, une mollesse de certaines fumées.

La bouche du poisson rouge reste ouverte et avale sa vie.

LE POULAIN

Sur ses quatre pattes toutes neuves, le poulain mesure l'espace qui chancelle et qui va du ventre de sa mère (et de la petite cornemuse qu'elle porte, toute gonflée, entre les pattes arrière) à la clôture en fil de fer à laquelle s'accrochent des tampons d'ouate laissés par le mouton et qui tremblent sur le fond blond d'un champ, sur l'horizon, l'infini.

Son regard est ourlé de cils et de rêves encore frisés.

Ses jambes écartées sont comme ces pieds de bois fabriqués pour porter des bassines, les jours de grandes lessives. Pieds de table rustique aussi, un rien décollés quelque part.

Ses oreilles s'agitent déjà (une à la fois parfois) sans qu'il y ait mouche autour.

Encore étourdi de ce qu'il est, il découvre son outillage et s'assure de son fonctionnement.

La jument est son ombre et son soleil. Les battements d'un gros cœur caché dans ces forêts qu'il câline de la joue et des gencives lui apprennent à compter sur lui-même.

Son pet est déjà rond mais n'a pas cette sonorité soyeuse qui n'appartient qu'au cheval sans manières.

Un pet jeunet, encore mal assuré, un peu vert. Plus timide que désinvolte. Un rot de foin, plein de promesses toutefois.

Son cul est exemplaire pour la vache qui fabrique son veau.



LA POULE

Elle est, dans la basse-cour, une des femmes du coq qu'elle complète par nécessité mais distraitement, sans passion, sans grimaces, toute à son affaire, ailleurs. Le bec penché s'agite sur d'infinis petits riens peut-être comestibles.

Soudain l'arrêt, pour les besoins d'une chose qui ressemble à un tic. Le temps d'être couverte comme une cafetière (une théière plutôt, plus trapue) par un tas de plumes éblouissantes qui sautera vite à terre avec des effets de cou, de poitrail et d'ergot ; saut suivi d'un chant en hommage à la seule performance et aux quelques indifférentes qui ratissent de la patte le fumier. Triomphe de la vitesse et de la fatuité.

Aucun égard pour la compagne — pas de septième ciel dans toutes ces plumes — qui se contente de se secouer comme une couette et de pousser quelques gloussements un peu aigus.

Trois pas plus loin, la théière repique le bec dans ses souvenirs de granivore.

Dans la mare, la cane assiégée gigote, elle, et bafouille des éternuements de toute sorte, secouée par une crise de vertu.

L'œuf est son bonheur du jour.

LA PUCE

L'anus d'une puce.

LE REQUIN

Le requin a la vitesse en lui, du museau à la queue.
Son élan est sans ruse, tout dans l'à-propos.
Son aileron tranche l'eau comme un fil ou un rasoir,
ou les deux : le triangle noir (bleu marine?) qui file, à
ras des flots, est une formule nette pour résoudre en un
éclair l'équation de la terreur et de l'anéantissement.
Géométrie sifflante qui fait taire l'océan.
Dans la profusion de sa mâchoire, il n'a qu'une dent
pour toutes.

Dans son sillage, l'écume est de la rage.

LE SINGE

Ce poilu appartient à la famille des oiseaux dont il partage la faconde et la jacasserie. Il piaille autant qu'eux. L'arbre est sa liberté : ses bras sont ses ailes.

Sa bouche est faite pour les fruits, dont il sait cracher les noyaux (gencives en confiture de fraises sous les babines retroussées comme un jupon de vieille toile).

Habile des lèvres autant que des doigts. Ce chercheur de poux épluche bien la graine qui saisit sa curiosité comme une perle.

Il pense avec les dents : sa mâchoire est son crâne.

Ses mains restent des pattes, mais des pattes aux résilles de vieille dentelle et de très haute naissance. Peau de bronze à la finesse d'un papier de soie, d'une pelure d'échalote ; ongles en biscuit, dessinés à la plume. Leurs paumes sont des broussailles.





A terre, sa queue semble de trop — encombrante aile d'albatros — mais juste à sa place dans les jongleries de lianes et de branches (une vraie culture de gestes), prête à saisir le vide pour mieux s'envoler.
Sa mine est d'or face au soleil.

Nos grimaces l'intéressent ; son regard pense ailleurs.

LA TAUPE

Elle porte la nuit dans ses pattes de chauve-souris.

Ses bonnets, hauts dans la prairie, sont pour le jour.

Cuberdons en mie de pain noir.

Farine de terril.

LA VACHE

La vache est mammifère jusqu'au bout de la mamelle. Elle ballotte son outre de lait avec une fierté naturelle, comme s'il allait de soi que le lait, dont le monde s'abreuve, ne pût venir que d'elle.

Son ventre est ample (il doit y avoir dans cet intérieur toute une charpente en osier comme sous les jupes et les jupons des élégantes d'autrefois), garni de tétines, de douilles de pâtissier, qui chantent comme un carillon sans sons.

Le mufle est luisant et la langue y passe, chassant les mouches qui se trouvent si bien sur cette guimauve.

Sa vidangerie (accent de bouteille) n'est pas très au point. Les eaux qu'elle perd sortent avec précipitation mais sans précision, du dessous d'une queue dressée comme une branche cassée (l'œil de la pisseuse, attendri, s'arrondit



à l'écoute de cette chute qui tombe entre les pattes et éclabousse).

A cet arrêt un rien mousseux succédera un rien de marche. Et aussitôt le grand lappement des babines vers l'herbe si bien nourrie par tant d'autres.

D'un rien plus haut, aux vergetures d'oseille, cela s'exprime aussi à profusion, sans arrêter la marche (la démarche) de la bouseuse étoilant, dans un bruit de châteaux de cartes qui s'écroulent, un sol tout effaré. Que la galette se forme et les taons y mettront leurs grains.

En montagne, la clarine qui lui pend au cou lui prête des airs de prédicateur venu de loin, porteur d'une parole intraduisible qu'il rumine au rythme de sa sonnaille. En troupeau, la tête à l'œuvre, happante, rongeante, arrachante, grignotante, grommelante, grondante, le concert baraguine. Trop absorbées par leur tâche, les solistes oublient la mesure et la baguette de la petite fille qui leur caresse l'os des fesses. Elles pensent à l'étable où elles videront leur lait qu'elles fabriquent sans savoir pour quoi.

Femelle du taureau, elle devient bœuf en boucherie. Métamorphose qui n'atteint pas son pis, quoi qu'il en soit.

Mais dans sa pupille un peu plate dort le reflet d'une fatalité suspicieuse : peut-être aussi des reflets de métal et de carrelages d'abattoir.

Dans cette grosse bête, il y a de la bavette et de la culotte.

LE ZEBRE

Drôle de coco que sa vitesse grise, mêlant les raies de ses fesses (si rondes) à l'ivresse d'un œil qui ne peut le suivre.



TABLE DES MATIERES

L'abeille
L'autruche
Le bigorneau
Le cloporte
Le cochon
Le coq
La crevette
L'écrevisse
L'éléphant
L'épinoche
L'escargot
La guêpe
Le hérisson
L'huître
Le lion
Le lombric
Le merle
Le mille-pattes

La mouche
La moule
Le moustique
Le papillon
Le poisson
Le poisson rouge
Le poulain
La poule
La puce
Le requin
Le singe
La taupe
La vache
Le zèbre



Buffon.

Il a été tiré de cet ouvrage :

1000 exemplaires sur papier Périgord, numérotés de 1 à 1000 ;

40 exemplaires sur vélin Lana d'Auvergne, numérotés de I à XXXX ;

3 exemplaires hors commerce sur vélin Lana d'Auvergne, marqués aux initiales A. B., P. B. et J. W.

Ces 1043 exemplaires constituent l'édition originale

Exemplaire

1990/0799/1

Le Daily-Bul, 29, rue du Daily-Bul - B-7100 La Louvière

Achévé d'imprimer
fin février 1990

J. Bonivert
imprimeur à Gilly



